

Fantasmes de séduction dans la psychothérapie d'une adolescente

Sigmund Freud vécut une adolescence douloureuse, faite de conflits sexuels provoquant une abstinence source de dépression (Houssier, 2015), contrairement à ce que sous-tendent certaines versions de cette période de sa vie. Son parcours n'est donc pas si différent du vécu de certains adolescents d'aujourd'hui, à la différence qu'il en théorisa certains aspects (Freud, 1905). Citons, par exemple, cet extrait : « *Parmi les fantasmes sexuels de la puberté, quelques-uns sortent du lot, qui se distinguent par le fait qu'ils sont universellement répandus et largement indépendants à l'égard du vécu de l'individu. Tels sont les fantasmes [...] de la séduction précoce par des personnes* », note-t-il ainsi en inscrivant ces fantasmes typiques à l'articulation entre l'infantile et le pubertaire. Il ajoute que, pour la fille, la séductrice est souvent la mère des premiers soins. Cette phrase sera le fil rouge de mon propos, car elle relie le sexuel pubère aux fantasmes de séduction qui se déploient dans les psychothérapies d'adolescent. La proximité du fantasme d'être séduit, voire initié sexuellement par la mère est également présent chez le garçon ; Freud explore cette piste en évoquant le fantasme retrouvé par certains hommes adultes, celui d'une mère initiant sexuellement son fils à l'adolescence pour libérer ce dernier d'une pratique masturbatoire excessive et dangereuse. Comme souvent, Freud repart de l'analyse d'adultes pour repérer un fantasme inconscient de l'adolescence qui, là encore, fait partie des fantasmes qui ne font jamais défaut à la vie psychique, comme tous les fantasmes rattachés à sa théorie phylogénétique. Il reconnaîtra en 1930 que les meurtriers du père de la horde primitive sont des adolescents ; en écho, K. Abraham indique en 1922 qu'Œdipe est un adolescent qui tue son père. 2 théories essentielles de la psycha sont liés à l'adolescence.

À travers les enjeux conflictuels touchant les domaines du sexuel comme de la séduction, le processus adolescent joue son rôle lorsqu'il rouvre les poches contenant les fantasmes originaires, à élaborer pour intégrer la nouvelle donne du corps génital. Les différentes formes de libido incluent l'autoérotisme, le narcissisme, l'objectal non génital, puis, au moment de l'adolescence, l'objectal à génitaliser, impliquant l'évolution et l'usage des fantasmes masturbatoires.

Si la puberté est au corps ce que l'adolescence est à la psyché, un des éléments notables de ces changements psychiques touche le rapport au langage. Si l'expression des affects et fantasmes de l'enfant persiste, elle est progressivement mêlée au langage génital, témoignant souvent d'une tension entre un mouvement de symbolisation et l'émergence de processus primaires (Houssier, Duchet, 2011). Cette langue postpubère passe par un jeu constant avec les mots, comme l'illustrent les extraits suivants de la psychothérapie de Léa.

LÉA, OU LE LANGAGE EN ÉTENDARD

Léa a quinze ans, et elle vient seule à sa première séance. Sa demande d'un espace de parole pour elle a émergé lors de séances de psychothérapie familiale engagée par ses parents, à partir de leurs conflits de couple et de tensions entre parents et enfants dans la famille. Ses parents, que je verrai peu après, se présentent comme un couple peu assorti, le père étant aussi à distance de ses affects que la mère n'est à fleur de peau. Le lien de confiance avec Léa s'appuie sur une séduction médiatisée par les parents et par leur transfert sur moi comme tiers.

Plus proche de sa mère, qui a fait une psychothérapie psychanalytique, Léa est d'emblée à l'aise, n'hésitant pas à utiliser, dans un discours aussi labile que rapide, les idées qui lui viennent à l'esprit. Les alternances de moments dépressifs et maniaques m'inquiètent un peu, pendant que je perçois dans le même mouvement une constante : la recherche active d'une relation de séduction passant par un humour décapant auquel je suis sensible. Face à ce mouvement, je note son humour, en le nommant pour lui en retranscrire un de ses contenus, notamment en relevant la terminologie sexuelle qu'elle utilise. « *Toujours cet humour, mais je me demande si...* », dis-je pour, à la fois, nommer et tempérer l'excitation. Elle est comme fascinée par la découverte de ses fantasmes de rivalité, qui l'obsèdent momentanément en dehors des séances ; elle veut devenir psychiatre comme dans les séries pour savoir ce qui se passe dans la tête des *serial killer*, s'éloignant des désirs parentaux de hautes écoles. Sa mère comme sa grand-mère attendent beaucoup d'elle et de sa réussite, tandis que son père critique son manque de travail. Le lien de séduction émerge sous la forme d'une gouaille fondée sur des expressions typiquement adolescentes : « *J'attrape les expressions partout, sans savoir d'où elles viennent* », me dit-elle sans savoir qu'il s'agit d'une rencontre transférentielle, j'ai un goût particulier pour les expressions, une beauté de la langue ; mais elle me voit sourire et sourit elle-même quand je lui demande le sens d'une de ses expressions.

Elle évoque, par exemple, une soirée où un type qui après avoir vomi était venu lui faire un câlin, ce qu'un autre avait raillé en disant à haute voix : « *Comment tu fais pour pêcho alors que t'as vomi, donne-moi ta recette gros* » ; elle a le « *seum* » (les boules, mais aussi le venin), mais elle est contente d'avoir « *saucé* » (giflé) le mec lourd. Ce décalage – je ne connais pas certains mots ou expressions caractéristiques de son langage et de son monde, partagés avec ceux de son âge – va constituer un des représentants centraux de la barrière de l'inceste qui passe ici par la différence des générations : celle-ci se reprend à chacune de ces occasions, restituant face à tous les fantasmes régressifs et incestueux la place de chacun face aux fantasmes de séduction mobilisés par et dans le transfert ; certaines explications liées au monde du jeu vidéo peuvent avoir une fonction similaire.

Une autre situation de séduction la taraude : elle s'est intégrée dans un groupe de musique avec six garçons : elle est amoureuse du batteur de ce groupe, mais il est pris, ça la « gave ». Tout en ajoutant peu après que, de toute façon, comme les mecs, une fois qu'elle a obtenu ce qu'elle veut, ça ne l'intéresse plus. La sexualité est associée ici à une oralité dégoûtante et crue. Quand une autre fille, une femme de quarante ans « avec un décolleté jusque-là », me montre-t-elle, vient dans le groupe de musique, elle se dit que celle-ci pourrait draguer et lui ôter tout sentiment d'exclusivité sur ces garçons. Ce fantasme incestueux sur fond de rivalité déprimante s'associe à un élément plus directement transférentiel, lorsqu'elle me dit qu'elle a pleuré dans la cage d'escalier en sortant de la dernière séance, ce qu'elle relie associativement au fait qu'elle veut que je l'avertisse avant que quelqu'un ne sonne, car, un jour, alors qu'une patiente avait sonné avec un peu d'avance, elle s'était sentie ridicule de parler sans cesse et d'être ainsi interrompue. Qu'est-ce que j'allais penser d'elle, elle, la petite bourgeoise qui parle sans cesse, alors qu'elle n'a pas de problème ? « *Oui, j'ai pensé que quand une personne arrive, c'est une autre vie qui commence pour vous.* » Une autre patiente, une autre femme, une autre vie, dont elle se sent exclue ; mais également un fantasme biface entre accès au sexuel génitalisé et inceste, car, d'un côté, c'est avec une autre femme, mais aussi avec une patiente qu'elle imagine quelque chose de ma vie sexuelle. Peu après, lors d'une autre séance, un autre fantasme transférentiel émerge : depuis quelques mois, elle entretient une relation platonique avec un commerçant – un antiquaire – de son quartier, qui a une cinquantaine d'année et qui l'embrasse sur le coin de la bouche pour lui faire la bise ; ça la dégoûte, elle le remet à sa place et trouve qu'il est un peu pervers, mais elle l'aime bien malgré les recommandations de ses proches qui l'avertissent du danger potentiel, comme dans les contes d'avertissement.

Mais elle ne se sent pas en danger, elle lui répond de façon « *cash* » quand il va trop loin, elle est peut-être davantage fascinée par ce qui se passe dans sa cave ; et quand il fixe un prix qui « *pue l'embrouille* » et qu'il se tourne vers elle pour qu'elle soit complice d'un prix abusif pour un client, elle lui répond triomphalement : « *Démerde-toi !* » Ici se dessine l'intérêt pour une sexualité perverse et adulte, mais aussi pour une sexualité « antique » mêlant fascination et dégoût.

Je comprendrai plus tard que sa façon de séduire par la fascination est l'un des conflits centraux de sa vie : investie comme l'aînée d'une fratrie de trois comme une enfant surdouée et modèle, elle lutte contre une identification qui la rapproche de l'excitation liée aux objets incestueux en même temps qu'elle a le sentiment d'être comme enfermée dans une image dont elle ne peut se départir ; pour y échapper, elle fume des « *ter* » ; je crois comprendre qu'elle parle de marijuana et elle rit lorsque je lui demande si le nom a changé, avant de m'expliquer que « *pétard* » est

devenu « tard », puis « ter ». Ici, elle me raconte sa version du mot en partant du mot d'origine pour retracer son évolution : l'adolescente historienne de sa famille rencontre alors l'historique des mots qu'elle utilise (Houssier, 2013).

ÉMERGENCE D'UN FANTASME HEROÏQUE DE SAUVETAGE

La séduction passe par l'usage de mots crus employés dans un contexte quasi blasé, teinté de belle indifférence : ses parents lui « cassent les couilles », le lycée et les profs *idem*, les « filles trop gnan-gnan » la répugnent et, d'ailleurs, elle joue souvent à me montrer, par un jeu théâtral, comment se comportent ces filles, imitant leur voix de jouvencelle ou de vierge effarouchée. C'est la féminité ou l'hyperféminité qui l'agace, ou encore l'infantilisme hyperféminisé. Elle se rêve comme un ninja pourfendeur et héroïque, qui ne se ferait pas « couiller » par ses parents et serait libre de faire ce qu'il veut. À défaut d'être le Christ, il est fréquent chez les adolescents d'avoir le fantasme d'être le Christ, écrit Sigmund Freud (1908), touchant ici le fantasme héroïque de pouvoir sauver sa famille, et sa mère en particulier.

Par son langage, elle me fait entendre que la sexualité, même pas mal. Pourtant, cette anticipation – de quoi parle-t-on chez un psy ? – par excès de représentation sexuelle apparaît comme une défense de type « circulez, il n'y a rien à voir ».

De façon contraphobique, en lieu et place du dégoût et du refoulement, Léa se jette à corps perdu dans un langage hypersexualisé pour ne pas ressentir l'effet quasi traumatique du sexuel pubertaire et son cortège de fantasmes ; elle fuit aussi ces représentations par déplacement sur une identité masculine investie sur un mode phallique-narcissique, éloignant le spectre de l'homosexualité et du rapprochement avec sa mère, seul le scénario œdipien pouvant exister au lieu de la résurgence de la proximité mère-fille de la petite enfance.

C'est aussi par le partage de ses transgressions diverses que la séduction passe : sa tendance à s'alcooliser ou à fumer des joints le week-end en me rendant complice, et à rêver de ça, tous les stratagèmes qu'elle me raconte pour éviter de se faire « griller » par ses parents en train de sortir le soir ou de se livrer à ces activités illicites, font partie de ce bain-là. Cette tentative de rapprochement par la recherche d'une complicité est mise en tension par une idée contraire : le fait que je sois un homme pose quand même un problème, elle ne pourra jamais parler de sexualité avec moi, me dit-elle, ce à quoi j'acquiesce dans le sens de la compréhension. Voilà la principale source de transgression limitée par un interdit qu'elle porte en elle et qu'elle peut partager avec moi. Il n'est pas question d'entériner son refus de parler de sexualité – en le sachant ou non, elle m'en parle de toute façon – ou de reconnaître qu'il y a une limite à ce que je peux entendre, en tant que psychanalyste homme : son intimité sexuelle ne peut être exposée

à mon regard d'homme sans franchissement incestueux. Elle ne veut pas avoir d'enfant et se plaint de toute la normativité qui l'entoure, tout en se demandant si elle ne va pas finir comme sa mère, en train de chialer et d'être déprimée en racontant ses troubles à sa fille. Échapper à ce destin peu enviable s'articule avec l'idée qu'elle ne peut pas trouver de copain, qu'elle déteste les filles déjà accros à leurs mecs, qu'elle veut une relation rock'n'roll, *free style*, elle trouve que les mecs sont des « *boloss* », mais se désespère de trouver un jour un garçon ; pour le moment, elle erre dans un entre-deux où son aisance verbale contraste avec sa difficulté à être amoureuse d'un garçon ; ceux qui s'intéressent à elle, « *même pas en rêve* », me dit-elle pour affirmer sa détermination à leur dire « non », ce que j'entends comme un « oui, mais pas tout de suite ». Son identification phallique, dont elle a conscience, fait du corps de la femme un objet peu enviable et dévalorisé, notamment dans le regard du père et *via* l'autodévalorisation de sa mère qui se sent délaissée.

Lorsqu'elle revient à la rentrée de septembre, Léa fait mine d'hésiter à reprendre ses séances, invoquant le fait qu'elle ne change pas, qu'elle « *débite toujours les mêmes conneries de biatch* ». Mais là, parler de sexualité – la distance des vacances ? – semble possible : elle évoque à mots couverts des relations sexuelles avec des garçons, faciles et sans lendemain, parce qu'elle ne supporte pas les « *pots de colle* » ; pourtant, ce que j'imagine c'est qu'elle a peur de la rencontre sexuelle, qu'elle met à distance en termes d'engagement dans le lien : si un garçon veut l'embrasser en public, devant les copains, ça la gave, trop préoccupée par l'idée que les autres pourraient penser qu'elle est collée à un mec, ce qui battrait en brèche son fantasme de séduire tout le monde. Elle annonce incidemment qu'elle vient d'avoir 16/20 au bac français, ce qu'elle vit comme une confirmation qu'elle obtient de bons résultats sans travailler, dans le sens de la malédiction familiale qui lui promet un avenir brillant, comme son père qui lui suggère une inscription dans de grandes écoles, alors qu'elle veut faire médecine et pourquoi pas devenir psychiatre. Avec son père, elle se sent hypersensible, au point d'inventer des stratégies de contournement, de faire semblant de ne rien ressentir et d'être forte, alors qu'elle est au bord des larmes lorsqu'il la gronde par rapport à sa scolarité parfois laissée à l'abandon. Dans le transfert, j'entends son oscillation entre les moments où elle me voit comme un père à qui on ne peut pas parler de sexualité, et un autre du père qui, lui, n'est pas le père mais un psychanalyste qui peut entendre. Cette alternance de deux images évoque l'image des parents qui, pour l'adolescent, passe de l'interdit à la tolérance concernant la vie sexuelle, modification sensible du parent intériorisé : l'adolescent peut maintenant se représenter ses parents comme sexuellement actifs dans la réalité, tout en renforçant le tabou de l'inceste, perspectives

potentiellement non concordantes. Après les grandes vacances, Léa viendra me dire qu'elle peut se passer de moi, moment de passage que je n'ai pas cherché à empêcher.

Prendre en soi l'autorisation d'avoir une activité sexuelle comparable à celle des parents, variation sur le thème de la nouveauté du génital passant par le renouvellement des identifications, permet à l'adolescent d'ouvrir le champ des possibles par l'intégration des interdits parentaux. À la promesse œdipienne succède l'interdit de jouir sur le modèle de la vie infantile en s'identifiant à l'éthique des adultes.

CONCLUSION

Un des enjeux majeurs des changements psychiques propres au processus d'adolescence passe par la réduction de l'écart entre les idéaux et interdits imaginaires et l'intégration d'images parentales désidéalisées, plus proches des parents réels. Les cures d'adulte font parfois l'impasse sur les expériences intenses, teintées de culpabilité et de honte de l'adolescence telles que Sigmund Freud les vécut lui-même. Ainsi se retourne en son contraire une des données habituelles du mode de pensée analytique : le matériel infantile auquel certains patients adultes ont accès et qu'ils développent longuement dans leur cure apparaît comme une défense contre les traces vives de la conflictualité adolescente.

Donald W. Winnicott considère ainsi que le désespoir de l'adolescent n'a rien à envier à celui de l'enfant, ce qui est le plus ancien n'étant pas forcément le plus profond. Certes, les moyens psychiques d'appréhender ces affects ne sont pas identiques, mais l'auteur fait pencher la balance dans le sens inverse du curseur habituel : l'adulte se souvient qu'en tant qu'adolescent, il était responsable de ses comportements, de ses éprouvés de culpabilité et de honte, de l'état de sa conflictualité teintée de contradictions et de bizarreries, de blessures narcissiques restées à vif. À la différence de l'enfance, l'adolescence constitue un moment d'appropriation subjective qui renforcerait le sentiment d'être le seul responsable de ce qu'il vit intérieurement. J. Lampl de Groot s'appuie sur un souvenir de Freud (citer) pour considérer que de nombreuses cures d'adultes ayant échoué n'ont pas pris en compte l'analyse des conflits adolescents.